L'AVEU.

I

En s'éveillant, Jacques de Fremeuse eut un sourire pour le soleil qui filtait entre les lames des persiennes, égayant la banalité de sa chambre d'hôtel,—pour les rêves dont la douceur avait bercé son sommeil, et qu'avait embellis la forme gracieuse d'une princesse de légende, aux cheveux d'or, aux yeux de fleurs. Un nom vint à ses lèvres;

—Maud!

Il éprouvait à le prononcer un charme intime; plusieurs fois, il répéta la syllabe unique "Maud", en même temps qu'en son esprit s'évoquait l'image de celle qui le portait; la princesse de ses rêves aux cheveux d'or, aux yeux de fleurs.

L'hiver précédent Jacques avait rencontré dans le monde miss Maud Bartson, la fille du richissime Bartson, de Chicago, récemment débarquée d'Amérique, et, tout de suite, la grâce de la jeune fille, le contraste un peu inquiétant de ses libres allures garçonnières avec l'ingénuité de son sourire, de ses larges prunelles couleur de violettes l'avaient séduit, lui, le sceptique, le blasé, demeuré, à trente cinq ans et malgré ses tempes grisonnantes, puérilement ennemi du mariage, épris d'indépendance comme un collégien de la veille.

Était ce la beauté de Maud, ou la liberté, nouvelle pour lui, du "flirt" américain qui l'avait conquis? Il n'aurait pu le dire. Mais ce qu'il savait, sans se l'expliquer, c'est que le contact de la petite main sur son épaule, pendant la valse, le faisait trembler; qu'il éprouvait, auprès de la jeune fille, un trouble étrange qu'il n'avait jamais ressenti en présence d'aucune autre femme; c'est que, pour un regard des beaux yeux, il eût renoncé volontiers à sa chère indépendance, sacrifié tous ses goûts d'homme élégant, riche et oisif; c'est qu'enfin, dans son cœur, était éclos peu à peu un sentiment très neuf, très doux aussi, qui le rajeunissait, qui le transformait.

Il était amoureux.

D'abord, il avait lutté, il s'était raidi, par crainte du ridicule, contre cet état d'âme. Pour se convaincre de folie, il avait fait appel à ses théories, il avait raisonné. Mais les pierres du scepticisme n'avaient pu étouffer la petite fleur vivace que la vue de Maud suffisait à ranimer. Jacques ne demandait qu'à faire échec à ses théories. Il cessa de raisonner, et il aima, tout simplement.

Quand il apprit, au début du printemps, que la jeune fille, avec ses parents, se disposait à quitter Paris pour une plage normande, il comprit, à l'émotion que lui causa la nouvelle, que vivre loin de Maud lui serait désormais impossible, et sollicita l'autorisation d'accompagner les Bartson. Ceux ci, fidèles aux coutumes américaines, consentirent. Et c'est ainsi que Jacques de Fremeuse avait abandonné Paris pour vivre dans un coin perdu de la Normandie,—lui qui abhorrait la campagne et ne connaissait Trouville que par son Casino,—la blonde petite fée capricieuse, souveraine de son cœur.

II

Jacques s'était levé. Il ouvrit la fenêtre toute grande, poussa les persiennes, et le soleil entra à flots, apportant dans sa chambre, avec une bouffée d'air frais, tous les parfums qu'exhale, au matin, la terre mouillée de rosée.

La journée s'annonçait radieuse. A le constater, la joie de Jacques s'accrut. C'était, pensait-il, un heureux présage au dénouement de ses projets,—car, pour la première fois, Maud avait permis qu'il l'accompagnât dans sa promenade matinale, et il comptait bien profiter du tête à tête pour se déclarer, obtenir, sinon l'aveu d'une sympathie partagée, du moins un mot d'espoir, une parole d'encouragement.

Jusqu'alors, la jeune fille avait paru se faire un jeu de déconcerter son soupirant. Vainement, au milieu de la griserie du bal, avait-il guetté dans les larges prunelles mauves l'éclair d'un regard attendri; chaque fois, l'ironie de lèvres puériles avait démenti son attente; les paupières s'étaient abaissées pour voiler le mystère les yeux. Et Jacques, auprès de Maud, se sentait timide comme un enfant; ses résolutions se fondaient. Toujours sa doute demeurait, insupportable, torturant.

Aujourd'hui, il serait brave; il parlerait!

Il consulta sa montre: sept heures. Le rendez vous était pour neuf. Il était en avance. Pourtant, incapable de rester inactif, il se mit à sa toilette avec la hâte impatiente des amoureux.

Sur le point de sortir, il eut un dernier regard pour la glace de l'armoire qui reflétait l'élégance de sa haute silhouette mince. Une large ceinture de soie fauve dessinait la sveltesse de la taille, sous le veston de cheviotte sombre. Le carcan du col soutenait la tête, éclairée de deux yeux rieurs, très jeunes et qui contrastaient étrangement avec le grisonnement des tempes creusées de rides précoces. Jacques sourit complaisamment à son image, et ses lèvres en s'écartant découvrirent des dents très blanches sous la ligne brune des moustaches.

Dehors, Jacques se dirigea rapidement vers la plage.

Sur son chemin, les maisons basses, pareilles à de petites vieilles accroupies dans leurs cottes grises, semblaient se chauffer au soleil; des ravenelles, sous la brise, agitèrent leurs pétales et lui jetèrent au passage une bouffée de leur haleine parfumée.

Il arriva au pied du calvaire bien avant l'heure convenue. Un vieux qui fumait, placide, souleva son bonnet de laine. Jacques rendit le salut, distraitement, fit le tour du calvaire, consulta sa montre de nouveau. Pour tromper son impatience, il s'imposa d'aller jusqu'au bout de la jetée.

Là, des pêcheurs silencieux captivèrent un moment son attention. Il s'hypnotisa à suivre avec eux la danse régulière des flotteurs de liège sur les mille petites rides de l'eau. Puis il revint sur ses pas, le front baissé, s'asborbant machinalement à contempler le bref scintillement des lames clapoteuses, entre les planches de l'estacade.

Comme il relevait la tête, la tache écarlate d'une ombrelle auréolant une forme blanche fit passer dans ses yeux un éclair de joie, accéléra les battements de son cœur.

Il se hâta au devant de l'apparition.

—Maud!

Un visage lilial souriait sous les lourdes coques en or vif des cheveux, où les reflets de l'ombrelle mettaient, par endroits, des tons chauds de cuivre rouge; une petite main se tendit pour le "shake hand", pendant qu'une voix fraîche, rendue infiniment charmante par le gazouillis du léger accent étranger, demandait, non sans une pointe de malice;

—Je vous ai fait attendre?

Et comme Jacques, tout à son bonheur, protestait, elle poursuivit, dans un joli éclat de rire;

—"All right!...." J'ai voulu vous éprouver!

III

Tous deux longeaient maintenant une grève déserte, bordée de dunes incultes, couvertes d'ajoncs. A leurs pieds, les grandes vagues nonchalantes venaient mourir doucement, dans un murmure monotone. Au dessus des ajoncs, une vapeur légère papillottait sur le fond du ciel pareil à une riche tenture de soie bleue. Autour d'eux, partout, le calme. Aucun bruit, que le soupir des lames expirantes.

Avec le goût des bibelots, la manie des collections, le sens artistique s'est développé chez les Américaines; chez Maud, il s'était encore affiné, grâce à des dispositions naturelles, par une heureuse éducation, par les longues stations dans les musées, au cours de ses voyages en Europe.

A cette minute, elle sentait mieux que Jacques l'âpre beauté du paysage. Lui aussi, pourtant, éprouvait une émotion, mais c'était surtout de se voir seul avec la jeune fille dans ce désert. Malgré son désir de parler, de déclarer son amour, il hésitait, ne trouvait pas les mots qu'il fallait dire, craignait, en rompant le silence, de briser le charme qui les enveloppait, qui faisait communier leurs âmes en des pensées identiques, hors de la banalité des paroles.

Les yeux fixés sur le large, Maud suivait du regard le vol blanc des mouettes qui filaient à tire d'ailes, interrompant brusquement leur course pour plonger entre deux vagues, avec un cri rauque.

Jacques fit un effort:

—Maud!....murmura-t-il.

La jeune fille tressaillit, tourna vers lui un visage sérieux. Ses paupières battirent imperceptiblement. Elle comprit que Jacques allait lui ouvrir son cœur.

—Maud, poursuivit il, je vous aime!......Consentiriez vous à être ma femme?

Il respira largement, soulagé. Les paroles résonnaient à son oreille, comme si une voix étrangère les eût prononcées. Il s'étonna soudain de les avoir dites. Maud avait détourné la tête sans répondre, troublée. Jacques prit sa main. Elle ne la retira point, mais il la sentit trembler dans les siennes.

Emus tous deux,—lui, sans courage maintenant pour insister, pour implorer une réponse,—ils allèrent ainsi, silencieux, jusqu'à un coude formé par une avancée de la dune vers la mer.

Comme ils en doublaient la pointe, Jacques aperçut brusquement un groupe d'hommes arrêté à quelque distance. Il eut un geste de dépit en songeant que ces intrus allaient rompre la douceur du tête-à-tête. Une seconde, il voulut rebrousser chemin. Trop tard! Les explications inévitables eussent brisé les fils ténus qui liaient ensemble leurs deux émotions, aussi sûrement que la rencontre elle même.

L'occasion qu'il avait tant escomptée lui échappait. Il en fallait prendre son parti. Mais quand la retrouverait il?

A mesure qu'ils approchaient, le groupe se faisait plus distinct. Jacques discernait nettement quatre hommes, quatre paysans en blouse roide. A leurs pieds, étendue sur le sable, une toile goudronnée se bossuait étrangement. On eût dit....

Jacques, tout à coup, comprit.

Il s'arrêta.

—Retournons, Maud!....Retournons, croyez moi!

Il serrait la petite main si fort que Maud, avec un cri de douleur, se dégagea.

—Retourner? pourquoi? demanda-t-elle, très calme, un peu de surprise seulement dans ses prunelles mauves grandes ouvertes.

Jacques balbutia, embarrassé, cherchant un prétexte; mais la jeune fille s'entêtait;

—Pourquoi? ... répéta-t-elle.

Alors, il dut avouer la vérité. Cette toile, là-bas, recouvrait un cadavre rejeté par la mer. Il voulait éviter à Maud ce spectacle, et la conjurait encore de s'éloigner.

—Non; je veux voir!

Il tenta de la dissuader. Vainement. La curiosité d'Eve était en éveil, maintenant, chez la jeune fille; il fallait, à tout prix, qu'elle fût satisfaite.

—Est ce que vous auriez peur? questionna-t-elle, avec un petit rire insultant,—impuissante à vaincre sa nervosité où, peut-être se mêlait un peu de colère pour la brusque interruption du rêve qui, tout à l'heure, si doucement la berçait.

Jacques, accoutumé à ces brusques sautes d'humeur, haussa les épaules, sans répondre.

Tous deux reprirent leur marche vers le groupe funèbre.

IV

A l'approche des jeunes gens, les conversations se turent.

Maud se signa, Jacques se découvrit.

Par une brèche ouverte dans la dune, une charrette avançait péniblement. Les roues s'enlizaient dans le sable. Un âne efflanqué raidissait ses jarrets, sous l'effort.

Un des hommes se baissa, souleva la toile, et l'épave apparut.

Ce fut, offert à la curiosité des gens accourus, à la pitié des deux promeneurs, l'allongement gracieux d'un corps svelte de jeune fille, toute menue, très pâle dans des vêtements noirs, et qui semblait une autre Maud, plus gracile, en deuil. L'or vif des cheveux dénoués coulait sur le sable d'or mat. La jupe, à peine relevée, laissait voir une jambe mince, un pied d'enfant. Un bras se repliait au dessus de la tête, en une pose nonchalante. Les lèvres souriaient, douloureusement; les yeux s'ouvraient tout grands, sur l'infini. Autour du cou, si blanc dans l'échancrure du corsage noir, une algue marine enroulait les volutes délicates d'un collier d'émeraudes, coquettement.

La charrette s'était arrêtée, toute proche. Un maigre lit de paille attendait le petit cadavre. Deux hommes le saisirent, l'y jetèrent, d'un geste presque brutal. Les jambes pendaient au dehors. Alors, un des hommes se hissa sur les brancards, saisit le corps frêle aux épaules et, d'une secousse, l'attira en avant.

—Ça n'sent tout d'même pas ben bon! fit-il.

Les autres suivirent la voiture qui s'éloignait.

Jacques et Maud gagnèrent le sommet de la dune, les yeux fixés sur la petite route qui courait, toute rose de soleil, entre la fraîcheur tendre des prés émaillés de fleurettes multicolores, jusqu'aux futaies bleuissantes, jusqu'aux chaumières tapies sous les grands arbres, aux branches doucement étendues sur la paix des êtres.

Des senteurs fraîches montaient, enivrantes, avec les mille petits bruits, les infimes vibrations aériennes qui disent la vie; et dans cette vie, la mort passait lentement.

Jacques tourna ses regards vers sa compagne.

Elle pleurait.

Il prit la petite main abandonnée le long du corps en une attitude accablée et la porta à ses lèvres, en proférant, sur un ton de prière, le cher nom adoré:

—Maud!....

La jeune fille leva sur lui ses grands yeux où les larmes semblaient, sur des violettes, des gouttes de rosée, au matin, et murmura très bas:

—Elle aimait peut être, "elle aussi!"

"Elle aussi!"....Donc, Maud l'aimait!....L'aveu tant désiré avait jailli de l'émotion qu'il avait redoutée!

Le funèbre cortège s'enfonçait maintenant dans l'ombre protectrice des grands arbres. Jacques sentit son cœur se fondre et, dans un élan de gratitude, il pria, lui, le sceptique, pour l'âme de la petite morte qui, du fond de son éternel sommeil, lui avait envoyé ce grand bonheur, en récompense, sans doute, de sa pitié. Elle aimait peut être, elle aussi,—elle avait peut être aimé jusqu'à en mourir,—et elle avait voulu que d'autres, par elle, fussent heureux!

Jacques avait attiré Maud sur sa poitrine; ils échangèrent, devant la Mort, le baiser des fiançailles.

LA MAHATNA.

Nous avons déjà eu le plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques bonnes pages du livre d'une si mystérieuse poésie, d'une suggestion si troublante, que M. Jules Bois a rapporté d'Orient. Ce livre a paru sous ce titre "Visions de l'Inde." Nous sommes assez heureux pour pouvoir en reproduire un épisode, extrêmement poignant en dépit de la sobriété voulue du récit.

Je regarde le pic de "China" qui plane sur Naini-Tal. Le roc géant garde un air sauvage, avec sa chevelure foncée d'arbres, çà et là tachée de neige. Les confidences de Bharamb, mon brahme, traversent mon cerveau enfiévré. Là résiderait un Mahatma, un homme Dieu: il aurait le don d'apparaître et de disparaître, vivrait depuis des siècles, jeune toujours; et il méditerait près d'un feu que ses paroles allument, en face des sommets de huit mille mètres qui protègent le Thibet impénétrable. Je dois escalader cette montagne demain, avec l'ingénieur de Naini-Tal qui y a installé ses réservoirs hydrauliques alimentant d'eau le pays, les plus lointaines villas sur les hauteurs.

Est-ce un jeu de la lune? l'hallucination de mes yeux las de veiller? un peu de fièvre qui déjà me tracasse?.....Je crois apercevoir sur la cime une sorte de feu follet qui danse. Oui, le pic China allume un signal dans la nuit. Mais, pour qui et pour quoi? Alors je me rappelle ce que m'a dit gravement Bharamb. Parfois la flambée qui désigna la place secrète de l'homme Dieu est visible de Naini Tal. Et c'est toujours pour celui qui l'a aperçue un signe de bonheur, la promesse d'un miracle....

L'ingénieur et moi, suivis de nos boys, nous escaladons, sur nos chevaux, le lendemain matin, de bonne heure, le pic mystérieux. Mon hardi compagnon est jeune, bavard, tout à fait clos aux beautés de ce paysage inouï, où il n'admire que ses tuyaux de fonte. Ils sillonnent la montagne, propagent à des milles et à des milles une eau limpide qui, çà et là, s'amasse en des bassins artificiels. Quoique le soleil dore déjà les versants où se serrent les sapins et les chênes, où éclate la floraison violente des rhododendrons, le froid devient de plus en plus vif. Nous laissons plus bas que nous les plantations de thé et de café, les feuilles éplorées des eucalyptus, l'écorce fauve des cinchonas.

—Snow! crie-t-il,

Et l'ingénieur me montre, avec la joie d'un enfant devant un jouet imprévu, la neige qui s'épaissit sur les pentes. Le sabot de nos chevaux hésite sur la terre glissante, dans le verglas qui a fondu. Je propose de mettre pied à terre, mais ces Anglais sont fous, ils aiment l'extraordinaire, flairent l'accident comme une délicieuse proie. Il s'entête. Nos chevaux s'effraient, leurs jarrets s'enfoncent dans la toison blanche, ils deviennent indociles. Enfin, la route cède tout à fait sous eux. Les voici jusqu'au poitrail dans ce linceul qui craque. Ils bondissent, se relèvent, retombent. Nous roulons dans des arbustes qui, heureusement, nous arrêtent au commencement de l'abîme. Mais les bêtes ont fui, poursuivies par les boys. Nous restons seuls tous deux, l'ingénieur et moi, aux trois quarts du chemin. L'Anglais éclate d'un rire bref.

—"It is quite an adventure" (c'est tout à fait une aventure.)

Il a dit cela sur un ton jovial, un éclair de satisfaction dans ses prunelles grises. Je suis meurtri, je prends son bras, et, à pied, nous allons plusieurs heures dans des sentiers barbares, moi soufflant, lui riant. Parfois, dans une éclaircie, nous apercevons, assis sur d'énormes pierres des oiseaux de proie qui ne daignent même pas se déranger pour nous; leurs ailes brunes ou jaune sale pendent comme de vieux drapeaux en loques: quelques uns, des vautours chauves, leur cou pelé engoncé dans leur manteau de plumes, semblent un conciliabule de mauvais prêtres.

Un aigle plane dans le soleil, telle une île noire de l'espace. Le versant se dénude, nous arrivons au sommet de "China." Vraiment mon Anglais n'a pas eu tort de me faire violence. J'assiste sur ce roc dépouillé au plus beau spectacle que sans doute je regarderai jamais.

Les montagnes, les montagnes à l'infini, les montagnes qui grandissent jusqu'à disparaître dans le ciel. Des vagues colossales et immobiles; et, dans l'intervalle qui les sépare, toute la poésie des vies heureuses, le frisson des verdures opaques, les jardins enchantés, multicolores comme les tapis de Perse. Les routes et les fleuves ne sont plus que des ornements inscrits par un artiste capricieux; les forts se dressent comme d'autres pics construits par les hommes, les villes s'incrustent aux rochers comme des coquillages roses.... Tout au loin le mur,—le hérissement de farouches poitrines dont les têtes sont mangées par le ciel!....Ah! ces formidables Himalayas où stationnent éternellement des nuages! On dirait des gardiens jaloux voulant éclipser aux yeux des créatures une altitude que l'imagination, elle-même, n'ose concevoir.... Himalayas! vous m'avez expliqué ce mystère du génie qui, lui aussi, est une chose trop haute pour qu'elle ne soit pas cachée!

L'ingénieur tourne le dos à ce spectacle. Il a tiré de son sac sa longue-vue, et il regarde du côté du Naini Tal, s'efforçant de discerner ses réservoirs et son usine

...Puis, il improvise, sur l'herbe rase, une dînette. Je mange peu; j'ai la migraine du vertige. Mon compagnon mange à peu près tout, puis sur le sac vide pose sa nuque et commence sa sieste.

Je fais quelques pas, presque ivre de cette immensité. Je ne sais quoi m'attire irrésistiblement au bord extrême de ce rocher, qui se dresse comme une conque. Je la contourne, et je m'arrête stupéfait. Un homme est là, accroupi sur une peau de tigre, tout nu. L'épiderme brun, les cheveux abondants, de ce noir luisant spécial aux Asiatiques. Ses yeux sont aussi grands que les yeux immenses des dieux hindous. Sa lèvre épaisse et délicatement ourlée sourit. Il n'est point étonné de me voir. Son buste se balance avec un rythme lent. Devant lui, comme près des sanyasis que je vis à Bénarès, est planté, dans le roc, le trident de Shiva, où saigne une guirlande de rhododendron. Un feu de bois mort s'éteint sous la cendre. Il a quelques fruits à portée de la main, et un petit faon dilate les narines à ses côtés.

Serait-ce le Mahatma dont me parlait Bharamb? Il me fait signe de m'approcher, de m'asseoir comme lui.

J'ai appris, depuis Constantinople, à m'accroupir à l'orientale. Derrière ce soulèvement du rocher, qui me cache Naini Tal et le reste de l'Inde, avec devant moi le déroulement infini des Himalayas, je me sens, avec cet homme, seul dans le monde.

Il sait l'anglais. Je lui demande qui il est. Il sourit de nouveau, continuant à se balancer avec ce rythme doux qui hypnotise.

—Vous vouliez me rencontrer? dit-il, cette nuit mon feu brillait vers Naini Tal.

—Vous me connaissez donc?

—Je connais toutes choses.

Ses yeux se ferment; son regard me brûle entre ses longs cils rapprochés.

—Qui je suis? Vous avez lu, dans vos livres sacrés, l'histoire d'Elie? A sa volonté, le feu s'allume sur les autels, il est invincible, il ne meurt pas. Il a été emporté dans un char de feu et réservé pour la fin des temps. Il y a beaucoup d'autres Elies. Je suis un de ceux là. Je vis depuis des siècles. J'étais déjà né, quand votre Christ naquit. J'ai connu Rama et Chrisna. Vous le voyez, je ne porte pas de vêtement. Je marche ainsi sur les cimes de ces montagnes (et il montra de la main les neiges éternelles au loin, mêlées au ciel). Pas plus que le froid, je ne sens la douleur. Je me rappelle qu'il y a des siècles, je fus malade, une fois: c'était que j'avais voulu de nouveau descendre au milieu des hommes. Je les ai aimés. Maintenant, je n'ai plus de haine ni d'amour. Je suis libre. Je suis Dieu.

Il caressa le faon que ma présence avait un peu effrayé et qui posait contre lui son fin museau frémissant.

Je ne fus pas trop étonné de ces allusions à notre Bible; les "pundits" de Calcutta ont l'image du Christ dans leur maison. Je connaissais déjà ces théories nihilistes. Elles m'indignaient.

—Comment, dis je, vous, un Hindou, vous désintéressez-vous de votre patrie qui souffre et qui meurt?

Le sourire se tarit sur les lèvres épaisses que creusa un pli d'universel dédain.

—Le bien sort du mal, le mal sort du bien. Toute action est inutile. Tout amour un esclavage. Non seulement les passions désordonnées mais les naturelles affections. J'ai mis beaucoup de temps à déraciner mon amour pour mon père et ma mère. Dans l'Inde, le père et la mère sont comme des divinités! Mais j'ai fini par arracher cette dernière fibre humaine; car je savais que, la gardant, il me faudrait mourir pour renaître encore. J'ai adoré ma patrie, je l'ai vu grande, débordant sur toute la terre, puis, elle s'est épuisée comme un arbre qui a trop porté de fleurs et de fruits. J'en ai souffert, d'abord, mais qu'importe? La Loi irrésistible conduit les choses. Rien n'est éternel et permanent que la Substance, l'Etre inconnaissable où je suis plongé....Le phénomène et tout l'univers changeant sont illusions ....Maintenant l'Ouest est notre maître, mais son triomphe sera moins beau et plus court... Sa lumière s'éteindra, pour que la nôtre recommence.

Il prit une tringle de fer, agita les derniers tisons, ils étaient morts. J'eus pitié de ce dieu seul et nu comme un mendiant.

—Voulez-vous que je rallume les branches?

Le sourire dédaigneux abaissa les commissures de lèvres. La tringle de fer réunit les morceaux de bois noir.

—Soufflez, proposa-t-il.

Je soufflai, les charbons restèrent inertes, sans étincelles; le feu était bien éteint.

Alors, il se baissa sur les braises mortes, dit quelques paroles sanscrites. Les braises pétillèrent. Ces mots avaient créé la flamme.

—Je commande au feu, dit il.

Une malaise étrange m'étreignit. L'étonnement, la méfiance, le doute, me divisaient. Etait-ce un fou, un imposteur, un sorcier ou un saint? Ce n'était pas un saint, car le saint est humble, et cet homme n'était qu'orgueil.

—Etes-vous heureux? dis-je à voix basse.

Un éclair intraduisible traversa l'œil immense. Il m'émut comme quelque chose d'humain enfin, en ce monstre sublime, comme une [illegible] pareille à cette [illegible] de Lucifer qui, dans le célèbre poème d'Alfred de Vigny, bouleverse Eloa. J'eus, moi chrétien, un immense désir de consoler, de racheter ce dieu égoïste, qui me sembla un damné. Mais l'œil reprit son impassibilité provocante et sauvage, les lèvres tombèrent en plis de désenchantement. Une fumée se levait épaisse du petit tas de branches.

—"I am dark," dit il (je suis noir, je suis sombre).

Parlait-il de sa peau ou de son âme? Puis il sourit. Il prit un fruit et me le donna.

—L'Inde vous sera douce, reprit il, ne craignez rien. Même malade, vous n'y mourrez pas.

Et il leva la main pour me bénir, puis il me congédia d'un geste.

Je m'écartai, les jambes faibles. De nouveau l'éminence du rocher le cacha. J'allai vers l'ingénieur. Il sommeillait encore. Je rebroussai chemin. Un irrésistible attrait me conduisait vers le solitaire.

Une minute à peine s'était écoulée dans ce va et vient....

Il n'était plus là....

Je regardai de tous côtés. Devant moi, l'abîme. Derrière, la solitude. Comment avait il pu s'enfuir, échapper? Nulle voie possible, nul chemin, que mes yeux ne pussent sonder. Le rocher cependant n'avait pu s'entr'ouvrir. Ce Mahatma était il doué, comme le contait gravement Bharamb, du don d'invisibilité? Avais-je fait tout éveillé un rêve? Non, puisque les cendres étaient là, bien éteintes, cette fois; sur le trident saignait toujours la guirlande de rhododendron, et le faon, peu farouche, avait pris la place du disparu. Je le vis allonger ses jambes grêles sur la peau du tigre, et, très doux, fermer les yeux pour s'endormir....

LES MONNAIES DE NICKEL

Voici les divers pays où l'on trouve la monnaie de nickel. La Suisse, la Belgique, la Serbie, la Bulgarie, l'Allemagne possèdent des pièces dont la composition est d'un quart de nickel et de trois quarts de cuivre. Les pièces allemandes sont de 5, de 10 et de 20 pfennigs. Le Portugal, la Roumanie, la Crète possèdent des coupures en bronze de nickel. La Suisse possède, en outre, des pièces de 20 centimes en nickel pur. L'Autriche Hongrie a frappé un nombre considérable de pièces en métal pur de deux types: l'un pour l'Autriche, l'autre pour la Hongrie. Enfin, l'Italie a adopté exactement la coupure de 25 cents en nickel pur.

En Asie, la Perse possède pour vingt millions de pièces de nickel; la Corée a des pièces d'environ 12 cents et demi; le Japon a remplacé la pièce de nickel de 5 sents par une coupure de nickel d'environ 25 centimes.

En Afrique, l'Egypte seule possède des pièces de nickel.

En Amérique, les Etats-Unis ont la pièce de 5 cents.

Le Brésil, la Colombie, la Bolivie, l'Equateur, la République argentine en possèdent également. Les pièces de la Jamaïque contiennent 20 de nickel pour 80 de cuivre; le Chili a des pièces de bronze de nickel à 5 pour 100.

Enfin, la Réunion et la Martinique ont émis récemment des "Bons pour 1 franc" et pour "50 centimes" qui sont de véritable monnaie de nickel.

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Situation grave en Extrême-Orient

Presse Associée

Paris, France, 17 octobre — Quoique les fonctionnaires français ne s'alarment pas du différend russo-japonais les derniers avis qu'ils ont reçu donnent de nouveau un aspect grave à la situation.

L'amirauté russe a préparé une concentration de navires de guerre dans la Méditerranée et à divers ports d'Europe. La raison de cette mesure est la présence de navires de guerre japonais dans des ports d'Europe, y compris deux bâtiments sur le point d'être achevés dans des chantiers anglais.

L'équipage d'un de ces derniers est déjà arrivé pour le conduire au Japon.

L'échange de notes diplomatiques continue à Tokio sans résultats positif. La presse japonaise, retenue quelque temps par le gouvernement, a de nouveau pris un ton belliqueux.

En Syrie.

Presse Associée.

L'indifférence apparente des puissances européennes devant la récente explosion de fanatisme musulman à Beyrouth a profondément impressionné les chrétiens.

De leur côté les Musulmans se réjouissent et tournent en ridicule l'idée d'une intervention européenne.

L'attaque contre les Chrétiens était projetée plusieurs semaines avant l'arrivée des navires de guerre américains à Beyrouth.

Le gouverneur d'alors, Reshid Bey, a télégraphié les détails du plan à Constantinople et a demandé des instructions. Mais aucunes ne lui ont été envoyées. Un télégramme du chambellan du Sultan qu'il reçut la veille de son départ, après son rappel du poste de gouverneur, à la requête des Etats Unis, démontre que sa politique de non intervention était approuvée à Yildiz-Kiosk. Ce télégramme était ainsi conçu:

"La fidélité de Votre Excellence étant bien établie aux yeux de sa très haute majesté le Kalife, vous ne devriez pas vous laisser affecter le moindrement par votre révocation. C'est la volonté de Sa Majesté impériale que vous reveniez immédiatement à Constantinople afin d'y être l'objet de faveurs impériales."

Les Zionistes à New York.

Presse Associée —

New York, 17 octobre—John Alexander Dowie a donné aujourd'hui l'ordre aux Zionistes le garde au Madison Square Garden de ne pas admettre d'étrangers.

L'ordre a été exécuté à la lettre, au point que les reporters eux-mêmes ont été exclus.

Le premier service public sera célébré demain matin. Afin de prévenir des troubles les étrangers seront assis entre des rangs de zionistes.

Un navire de guerre espagnol à la Nouvelle-Orléans.

Presse Associée—

Washington, 17 octobre—Une dépêche reçue au département d'état de M. Hardy, ministre des Etats-Unis à Madrid, annonce que l'Espagne enverra un navire de guerre espagnol à la Nouvelle Orléans à l'occasion de l'exposition de l'achat de la Louisiane.

Départ de Mme Frederick Dent Grant.

Presse Associée—

New York 17 octobre—Mme Frederick Dent Grant est partie aujourd'hui pour l'Europe sur le vapeur Campania, appelée à l'étranger par l'état de sa sœur, Mme Potter Palmer, qui est malade à Paris.

Arrivée de Sir Thomas Lipton en Angleterre.

Presse Associée—

Chicago, Illinois, 17 octobre — Alexander H. Revell a reçu aujourd'hui le télégramme suivant:

Queenstown, 17 octobre — Arrive. Voyage agréable.

Me sens mieux quoique pas encore rétabli.

Compliments à tous les amis

Signé THOMAS LIPTON